

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 53

Artikel: Jeune paysan vaudois
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216865>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LE SOLITAIRE DE CLEBES

Conte de Sylvestre.

HIER soir, 31 décembre 1892, nous étions assis, trois de mes amis et moi, autour de la table ronde d'une chambre bien chauffée où, chaque année, St-Sylvestre nous réunissait. C'était une coutume consacrée par une vieille amitié, que tous les ans, à pareille date, le club des cinq inséparables se donnait rendez-vous chez l'un ou l'autre d'entre eux pour y passer une joyeuse soirée. Cette année, nous nous trouvions chez notre ami Adrien, un vieux garçon endurci, qui ne comptait ses ans que par ses exploits cynégétiques. Le fait est qu'il est un très digne apôtre de St-Hubert; aussi l'avons-nous surnommé Gérard II. Cette année encore, pour la troisième fois, nous n'étions que quatre au traditionnel rendez-vous.

L'absence de notre excellent ami Ferdinand était toujours pour nous un grand vide et le sujet de commentaires graves, semi-philosophiques, qui jetaient, pour un moment, une pénible impression sur notre gaité. Charles, le plus jeune du club, nature idéaliste et enthousiaste, rappelait chaque année, au début de notre réunion, le souvenir du cher camarade disparu. Il le faisait d'une manière si émouvante et sur un ton si mélancolique, que son discours ressemblait terriblement à une oraison funèbre. Qui était donc cet absent, et pourquoi, depuis trois ans, ne venait-il plus s'asseoir au milieu de nous ?

Voilà, sans doute, ce que le lecteur se demande in-petto.

C'est une étrange histoire.

Ferdinand de B... était, il y a quelques années seulement, un des plus joyeux gentilhommes qu'il fût. Porteur d'un des plus beaux noms de l'armorial de Savoie, il possédait tous les dons qui décèlent une haute origine et une parfaite éducation. Sa distinction était aussi proverbiale que sa belle humeur. Il avait en plus, chose rare, une grande bonté de cœur, une grande élévation d'âme; le pauvre avait une large part de l'opulence de sa bourse. Ce cœur, si sincèrement bon, devait naturellement aimer et souffrir. Le jeune homme s'éprit d'un violent amour pour une jeune paysanne d'une remarquable beauté. Angeline, fille d'un honnête laboureur de Saviezze, était bien l'incarnation de la fraîcheur printanière, de la candeur juvénile. Elle avait le visage d'une Vierge et le port d'une reine. Sous de brillants atours, on l'eût aisément prise pour une princesse.

Ferdinand, n'écouterait que la voix de son cœur, se laissa aller à aimer éperdument la jeune fille, et, ayant appris que plus d'un courtisan sollicitait sa main, il s'ouvrit sans préambule à sa famille et demanda à son père, un fanatique du blason, l'autorisation qu'en bonne forme il devait requérir pour l'union qu'il désirait contracter. La réponse ne se fit pas attendre. Ce fut un *non* formel, catégorique, sans réplique.

En fils soumis, le jeune vicomte renonça stoïquement à son plus cher projet; mais subitement aussi, son caractère s'altéra, une sombre mélancolie s'empara de son âme, et, un beau jour, on apprit avec stupeur que Ferdinand de B... avait disparu. Ses amis s'en inquièrent; ils écrivirent au père, le comte de B..., qui habitait, durant l'été, son château de Tremblaine, en Dauphiné. Le vieux gentilhomme répondit qu'il ignorait le départ de son fils et le lieu de sa retraite.

Trois ans s'écoulèrent.

Or, hier soir, au moment même où notre ami Charles, au début de notre soirée de Sylvestre, évoquait en termes émus le souvenir de notre

féal ami disparu, trois coups sonores résonnèrent sur la porte de la pièce où nous nous trouvions réunis. Presque simultanément, un grand gaillard, à l'air chevaleresque, faisait irruption dans la salle. Un large chapeau de feutre mou, surmonté d'une plume d'aigle, onduait d'ombre ses yeux noirs et perçants; un sourire amer plissait ses lèvres roses, que masquait à demi une barbe fine et un peu inculte. Il portait la vareuse du chasseur de montagne, et était chaussé de hautes bottes qui lui allaient à mi-jambes; une culotte de cuir brun achevait de donner à son aspect quelque chose à la fois de terriblement rude et d'irrésistiblement sympathique. C'était Ferdinand, le jeune vicomte de B..., le fidèle ami des beaux jours, qui revenait, en cette mémorable soirée de Sylvestre, prendre sa place à la table des cinq inséparables. Nous le reconnûmes aussitôt, malgré son accoutrement, malgré son visage velu, qui nous cachait la finesse de ses traits aristocratiques, car l'amitié, la vraie, est une seconde vue, et nos cœurs ne nous trompaient pas.

Ce fut un transport difficile à rendre; en une seconde, nous étions tous suspendus à son cou, le pressant sur nos poitrines, tandis que son gros St-Bernard, couché dans un coin de la salle, près du poêle murmurant, sourdement grondait de jalousie.

Hélas ! ce ne devait être qu'un furtif revoir, un épanchement éphémère; mais combien, néanmoins, ce retour inattendu nous rendit belle cette soirée finale de l'année !

Ferdinand nous raconta qu'il avait pour toujours renoncé au monde, à la société, qu'il n'aimait plus que la Nature avec laquelle il avait fait un pacte à vie. Depuis son départ, il habitait le pauvre hameau de Clêbes, perdu dans ce solitaire Vallon de Nendaz, où l'on vit comme séparé du reste du monde, où le sol n'a pas encore été foulé par le pied étranger. Sa vie s'écoulait aux trois-quarts dans la solitude des grands bois, dans les gorges profondes et sauvages, où la chasse le retenait huit mois de l'année. Dans son caractère, naguère mondain, une évolution complète s'était accomplie, à la suite de sa défaite amoureuse. Le jeune gentilhomme, remontant vers notre lointaine origine, était devenu subitement sauvage, conséquence de sa nature romanesque, fière et chevaleresque. Plus il aimait la Nature, plus il détestait le monde. Il s'était pris d'une affection surnaturelle pour les vieux sapins velus, pour les humbles fleurs des forêts, l'herbe tendre, la rosée bienfaisante, le ciel bleu, vaste, immense, insondable, et ses milliers de petits mondes qu'il s'amusait à compter, comme des perles, dans ses étapes nocturnes et qui brillaient, ainsi que des paillettes d'argent, dans ce grand firmament si mystérieux, dans les extatiques ennuies de Messidor.

Enfin, sous son écorce presque rude, son cœur était resté le même, grand, généreux; mais la pensée, sublime rouage, l'avait, par une de ces révolutions morales étranges, poussé vers d'autres mondes, dans une région d'êtres mystiques, qui, dès l'abord, l'avaient ravi, subjugué. Et maintenant, il haïssait autant la société qu'il idolâtrait la Nature; il ne lui était resté, à l'égard du passé, que le sentiment filial, qu'on n'étouffe pas, et un ineffaçable souvenir, ancré dans son âme comme la lune dans son disque : c'était l'impérissable amitié qu'il nourrissait pour ses quatre compagnons d'enfance et de jeunesse, et c'était pour cela qu'il était venu...

Nous fîmes, à notre hôte aimé et inattendu, la réception qu'il méritait et usâmes de tous les trésors qu'une amitié de Pylade peut enfanter pour le décider de demeurer avec nous; ce fut en vain : dans cette âme d'élite, la volonté tenait autant de place que l'affection.

Il désira connaître ce qui s'était passé de saillant depuis son départ, car il était resté, depuis trois ans, absolument étranger aux choses sociales. Nous lui contâmes, à tour de rôle, par instants tous ensemble, ce qui pouvait l'intéresser. Il ne dit pas un mot d'Angeline et nous respectâmes son silence, c'eût été raviver une plaie; mais il nous sembla, un moment, voir le nom de la belle paysanne errer sur ses lèvres.

Puis il se mit à lire, pendant quelques minutes, les journaux pendus au râtelier. Nous le regardions tous, extasiés.

Minuit sonna à l'horloge de la vieille cathédrale. Ferdinand se leva et nous dit :

— Mes chers amis, je suis heureux d'être venu, je ne pouvais vous donner une meilleure preuve de mon immortelle affection; mais je suis heureux aussi de m'en retourner, car j'ai acquis que le monde est plus pervers que jamais; les journaux que je viens de lire à la dérobée me sont une preuve de plus de la noirceur et de l'ingratitude des hommes : le scandale du Panama, la rupture du traité de commerce avec nos amis de soixante-dix. A Clêbes, on ne connaît pas ça. Adieu, mes chers amis, je rentre dans ma chère solitude, mais, quoi qu'il arrive, comptez éternellement sur moi !

Puis il s'élança vers la porte et, suivi de son molosse du St-Bernard, il disparut dans la nuit sombre, tandis que les cloches sonnaient à toute volée, que les accords stridents d'une fanfare résonnaient, presque lugubres, dans le silence glacial de cette mémorable nuit.

Albert de Solandieu.

2^{ME} CENTENAIRE DE LA MORT DU MAJOR DAVEL

Le canton de Vaud célébrera, le 24 avril 1923, le 2^{me} centenaire de la mort du glorieux martyr de son indépendance. Pour la circonstance, la société d'art dramatique « La Muse » a décidé d'organiser une série de représentations patriotiques d'une œuvre inédite, consacrée au Major Davel. A cet effet, elle ouvre un concours entre tous les auteurs suisses. Le jury est composé de 7 membres. Il a pour président M. le professeur Eugène Mottaz. Les six autres membres sont : MM. Paul Maillefer, conseiller national; Henri Bersier, conseiller national; Fernand Chavannes, auteur dramatique; Auguste André, professeur à l'Université; Francis de Jongh et Auguste Huguenin, directeur de « La Muse »; ce dernier est secrétaire.

Le jury a décidé de laisser aux auteurs la plus grande liberté dans la manière d'envisager et de traiter le sujet. La pièce pourra comporter une partie de musique et de danses.

Conditions du concours :

1. Le concours est ouvert entre tous les auteurs suisses, résidant au pays ou à l'étranger. — 2. Les œuvres devront être inédites. — 3. Les manuscrits (écrits à la machine ou copiés très lisiblement) devront être adressés au président : M. le professeur Eugène Mottaz, av. Ruchonnet 37, à Lausanne, avant le 31 juillet 1922. — 4. Ils porteront un signe, une devise ou une légende quelconque et seront accompagnés d'un pli cacheté renfermant le nom, l'adresse de l'auteur et le signe, la devise ou la légende de l'œuvre. — 5. Les noms des auteurs ne seront connus du jury qu'après la proclamation des résultats. — 6. Le jury établira un classement des œuvres. Ses décisions seront prises à la majorité des voix. — 7. La décision du jury sera annoncée, au plus tard, le 31 octob. 1922. — 8. La pièce choisie sera jouée par « La Muse ». L'auteur touchera les droits d'usage. — 9. Les manuscrits des œuvres non primées seront retournés à leurs auteurs dès le 1^{er} janvier 1923.

OBSERVATION MORDANTE. — On parle de mensonge.

— Dans ma vie, raconte une dame, je n'ai menti que trois fois.

— Oh ! observe un sceptique, voilà qui fait déjà quatre.

JEUNE PAYSAN VAUDOIS

JEUNE paysan vaudois, tu es le descendant d'une race robuste. Tes ancêtres cultivaient déjà la bonne terre, au temps où les nobles chevaliers sortaient de leurs châteaux, aux murs crénelés, pour se faire la guerre. Dans les bonnes villes du Pays de Vaud, aux étroites ruelles tortueuses et sans lumière, ils venaient déjà vendre les produits de leur sol.

Le temps a passé; les nobles chevaliers ont disparu; il y a eu des invasions, des conquêtes, des massacres et des révolutions. Tes ancêtres — jeune paysan d'aujourd'hui — n'en ont pas moins continué à cultiver la bonne terre vaudoise avec les moyens dont ils disposaient à cette époque.

Pour eux aussi, la liberté est venue. Peu à peu l'instruction s'est répandue jusque dans les villages les plus reculés et, avec elle, le bien-être. Et puis la guerre est venue.

La guerre, époque d'enrichissement pour l'industriel, pour le commerçant et pour le paysan. Mais tandis que d'autres dépensaient sans compter l'argent qu'ils recevaient, toi, jeune paysan, tu ne t'es pas laissé éblouir par le bénéfice réalisé. Tu ne l'as pas trouvé exagéré, ce bénéfice, parce que tu sais l'effort qu'il a coûté. Pendant cette période troublée, tu as fait vaillamment ton devoir à la frontière et, de retour au village, tu as posé ton képi à gourmette d'argent, désharnaché ton cheval, échangé ta tunique contre tes habits de travail, et tu es allé faucher ton foin et labourer ton champ pour les semailles prochaines.

Ton travail, tu l'as fourni sans compter! Avant le lever du soleil, tu soignais déjà ton bétail à l'écurie. Et souvent, le soir, alors qu'un mince croissant de lune montait dans le ciel tout criblé d'étoiles, tu rentrais au village, par les chemins cahoteux, avec un dernier char de foin, haut et carré, qu'il fallait encore décharger à la faveur de la lumière électrique. Hommes et chevaux étaient rompus de fatigues. Ainsi, après avoir servi la patrie sous les drapeaux, tu la servais encore, sitôt de retour au village, par ton labeur assidu.

Tandis que dans les grandes villes, les accapareurs, les spéculateurs et les nouveaux riches étalaient, avec effronterie, un luxe de mauvais goût, tu mettais tes modestes bénéfices dans les banques d'épargne. Dédaignant les jouissances extérieures et passagères, tu épargnes lentement le fruit de ton effort, puis, dès que tu as remboursé tes dernières hypothèques, dès que tu possèdes un petit capital, tu l'emploies à arrondir ton domaine.

Tu es jeune, mais tu as déjà des fils et des filles. Petits garçons armés d'un grand fouet et courant gaillardement derrière le troupeau de vaches, fillettes, aux tresses blondes, sautant à la corde sur la place du village. Un jour, ils te succéderont, tu le sais, et c'est pour eux que tu agrandis ton domaine. La tradition, la pérennité de la race, le sens de la continuité sont tes qualités fondamentales. Tu les apportes en venant au monde, et tu les lègues à tes descendants. C'est pourquoi tu ne trompes jamais ta race, ni ta patrie.

Dans le village où tes yeux se sont ouverts et où s'est écoulée ton enfance, dans ton village blotti au pied des collines, niché au creux d'un vallon ou dressé fièrement sur une éminence, la vie s'écoule lente et paisible. Les distractions y sont rares: de temps à autre, un conférencier de passage, une manifestation musicale et théâtrale de la société de chant, un bal donné par la Jeunesse.

Tes joies sont saines et tu n'as que mépris pour celles qui ne sont pas conformes à ta conception de la vie. Tu dédaignes les dépenses futiles et la vie de dissipation.

Toi, jeune paysan vaudois, qui as reçu à l'école primaire de ton village les connaissances qui te seront utiles durant toute la vie, toi qui as subi la triple discipline de la famille, de l'école et de l'église, tu seras toujours le défenseur de nos institutions démocratiques. Tu es et tu restes le vrai traditionaliste!

A mesure que le bien-être est venu, tu as transformé ta maison. Elle est, maintenant, plus spacieuse et plus claire. Ta compagne l'a rendue confortable à tel point, que ceux qui y vécurent il y a un demi-siècle seulement, ne la reconnaîtraient pas. Tout y est simple et solide à la fois.

En arrondissant ton domaine, en achetant des machines agricoles et en perfectionnant de plus en plus tes moyens de culture, tu as cessé d'être le travailleur machinal et routinier d'autrefois, esclave de son ignorance après avoir été l'esclave du seigneur confortablement installé dans son château-fort.

Tes fils ne seront pas tentés de quitter la terre,

comme ceux des générations précédentes. Ils ne voudront pas échanger leur liberté — ce bien précieux — pour courir le monde en quête d'une fortune introuvable. Ils ne voudront pas changer cette aisance nouvelle et ce confort modeste, mais réel, contre un traitement fixe que les nécessités de la vie citadine rendent illusoire. Ils seront ce que tu es, les chaînons d'une chaîne ininterrompue de bons cultivateurs, d'honnêtes citoyens et de vaillants soldats. Ils auront, comme toi, le sens de leur valeur sociale.

Jeune paysan vaudois, qui fus le rempart de la nation au moment de la grève générale, continue à cultiver notre bonne terre avec ta sagesse naturelle. Jouis modestement du bien-être que t'ont valu ton labeur acharné et ton esprit d'économie. Sans renier le bon vin de nos coteaux, dédaigne ceux qui dissipent leurs biens en verres inutiles. Et, si tu veux bien jeter un regard autour de toi et réfléchir aux événements de ces dernières années, tu constateras, non sans orgueil, que tu es véritablement le vainqueur de la grande guerre. Alors que tout s'écroule autour de nous: vieux trônes vermoulus, dynasties caduques, fortunes factices, industries jadis prospères, tu restes seul debout, derrière ton attelage qui traîne la charrue à double versoir. Tu vas ton chemin, de ton pas tranquille et mesuré, creusant le sillon des moissons futures.

Jean des Sapins.



L'ILE DES MARMITONS

(Conte d'une vieille fille à ses neveux)

Thérésina heureuse! cela était bien séduisant pour Césaro. N'était-ce pas là tout ce qu'il avait désiré? Ces grands périls, ces grands travaux, que son ambition avait tant de fois rêvés, n'était-ce pas pour assurer le bonheur de Thérésina? Ne fallait-il pas des événements extraordinaires pour qu'un enfant de son âge fit fortune en un seul jour? Eh bien! ces grands événements étaient arrivés; il avait été jeté, par une tempête, dans une île, jusqu'alors inconnue, où les plus bizarres circonstances le mettaient à même de faire sa fortune, et il laisserait échapper une si belle occasion!... Non, en vérité, ce serait une folie impardonnable et, dût-il passer ses trois jours et ces trois nuits à goûter ses macaroni sans boire ni dormir, il n'abandonnera point son entreprise.

VII

Consultations diverses.

Dès qu'il fut parvenu dans la dernière cuisine, dont les fenêtres donnaient sur la rue, il prétendit que le plat qu'on lui demandait, exigeant la plus minutieuse attention, ne pouvait être composé que dans la solitude, et chacun alors se retira.

Césaro, livré à lui-même, médita longtemps sur la nature du macaroni: il ne savait pas précisément si c'était une pâte, une plante, comme le riz, ou un légume, comme les salsifis. La difficulté lui parut telle, qu'il résolut d'aller consulter ses compagnons de voyage, en leur confiant les dangers de sa position.

Il était bien certain de trouver le jeune pêcheur au bord de la mer: en effet, à peine s'approcha-t-il du rivage, qu'il aperçut un marmiton qui lui disait bonjour; c'était le pêcheur.

— Les macaroni sont une pâte, s'écria-t-il sitôt que Césaro l'eut questionné; mais, j'y pense, — ajouta-t-il — quelqu'un ici peut vous dire cela mieux que moi; demandez à ce vilain petit joufflu qui est la cause de tous nos malheurs: son père en vendait autrefois, des macaroni; il a été élevé dans la pâte, lui, il connaît tout cela mieux que moi.

Césaro remercia le pêcheur des renseignements qu'il lui donnait, et lui offrit trois belles pièces d'or, ce dont le pêcheur parut très reconnaissant.

Césaro courut à la prison où le petit joufflu était

enfermé. Il trouva le pauvre garçon de fort mauvaise humeur; car tout le monde se moquait de lui dans la prison, geôliers et détenus. Le fait est qu'il était d'une sottise épouvantable; il ne savait, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'offrir de l'argent, des carlins à tout le monde.

Or, on ne savait point ce que c'était que des carlins, dans ce pays-là; on se doutait pas même qu'une monnaie pût jamais se nommer ainsi; on ne connaissait, comme chez nous, sous ce nom de carlins, que de vilains petits chiens qui aboient toujours et qui mordent les jambes des enfants que l'on caresse ou des amis que l'on reçoit trop bien. Jugez un peu de l'effet qu'il devait produire, lorsque, pour gagner les geôliers, il leur disait d'une voix gémissante:

— Délivrez-moi, je vous en prie; je vous donnerai soixante carlins!

— Qu'est-ce que nous ferions de tes carlins? s'écriait le geôlier en éclatant de rire et croyant qu'on lui proposait soixante chiens; envoyez-les donc, mon petit ami, vos carlins, j'ai ici deux bouledogues qui se chargeront de les bien recevoir.

L'enfant, mal élevé, s'irritait de ces palisateries. Ce fut vraiment bien autre chose lorsqu'il entendit Césaro lui demander sérieusement comment on faisait la pâte des macaroni.

— Mauvais petit duc sans duché, s'écria-t-il furieux, ne viens-tu pas aussi te moquer de moi et me reprocher ma naissance! Eh bien! oui, je suis le fils d'un marchand de macaroni, mais je te méprise, bien que tu sois duc et marquis; car tu n'iras jamais qu'à pied, et moi je vais en carrosse.

— Tu ne vas ni à pied ni en carrosse, puisque tu es en prison, reprit Césaro en riant; mais je veux si peu te reprocher l'obscurité de ta naissance, que tout ce que je désirerais moi-même en ce moment, c'est que mon père eût vendu des macaroni comme le tien. Ne te fâche pas, viens avec moi, — ajouta Césaro — si la reine Marmite savait qu'elle possédait en ses Etats le fils d'un marchand de macaroni, elle te comblerait de faveurs. Viens à la cour; les plus grands honneurs t'y attendent justement à cause de l'état de ton père, dont tu as la sottise de rougir.

Le petit joufflu se sentit un moment ébranlé; l'idée d'être présenté à la cour lui souriait; mais la vue du bonnet de coton que portait Césaro le retint. Il pensa qu'il ne pouvait sortir de la prison qu'en s'habillant en marmiton, et il ne put jamais s'y résigner.

Alors Césaro exigea de lui tous les renseignements nécessaires pour la fabrication des macaroni; il ne put les obtenir qu'en promettant au petit joufflu de le reconduire avant huit jours dans sa patrie.

(A suivre.)

Mme E. de GIRARDIN.

KURSAAL. — La location est ouverte au magasin Hipp, Grand Pont 10 (téléphone 22.90) pour les sept représentations extraordinaires des fêtes de l'An: samedi 31 décembre, à 8 h. 30, **Phi-Phi**, la triomphale opérette légère de Christiné (le spectacle sera terminé assez tôt pour entendre la sonnerie des cloches de minuit); dimanche 1^{er} janvier, en matinée, à 2 h. 30, **Princesses Dollar**, la célèbre opérette viennoise de Léo Fall, en soirée, à 8 h. 30, **La Reine du Cinéma**, opérette à grand spectacle de Gilbert (décor nouveau); lundi 2 janvier, en matinée, **La Reine du Cinéma**, en soirée, **Phi-Phi**; mardi 3 janvier, en matinée, **Phi-Phi**, en soirée, **Princesses Dollar**.

Il y en aura pour tous les goûts!

ROYAL BIOGRAPH. — La Direction du Royal-Biograph, toujours soucieuse de présenter au public des programmes artistiques et de bon goût, s'est assurée, à l'occasion des Fêtes du Nouvel-An, deux films remarquables: **Un Nid de Serpents**, pour la première fois en Suisse, et **Sept ans de Malheur**, vaudeville désopilant. C'est une suite de scènes des plus divertissantes. A chaque représentation, les dernières actualités par le Gaumont-Journal.

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G. 162 L

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.